

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Ostfriesland

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 143-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da...*

par *Giuseppe Biscossa*

## *Ostfriesland*

Aurich, le ...

Cher Robert,

Je t'écris de l'Ostfriesland. C'est la région septentrionale de l'Allemagne, qui va de Wilhelmshafen jusqu'aux confins de la Hollande, en s'unissant au sud avec la terre de l'Ems.

C'est la partie du continent en face des îles Frisonnes, la patrie de Lale Andersen — tu sais ? —, la cantatrice qui, il y a du temps de cela, a confié à un journaliste de la Suisse italienne qu'elle s'ennuyait délicieusement à Cademario et qui, autrefois, lançait, en grandes quantités, les armées de la « Wehrmacht » en progression vers l'Orient et l'Occident, avec l'histoire de la jeune fille qui se trouvait avec son amoureux sous le lampion, « près de la caserne, devant le grand portail ».

Je n'avais jamais compris comment les Allemands, juste au moment où ils étaient en train de mettre en déroute l'Europe entière, avaient choisi comme second hymne national une chanson si mélancolique et chantée si mélancoliquement. Maintenant que je suis venu ici en haut dans l'Ostfriesland, et que j'ai vu, bien que ce soit de loin, les îles où est née la femme qui devait attendrir avec sa voix les cœurs des soldats du III<sup>e</sup> Reich hypermillénaire d'Adolphe Hitler, en invoquant « de ce coin tranquille, du fond de la terre », le visage énamouré de Lili Marleen, je commence à comprendre comment les choses se sont passées.

C'est que l'Ostfriesland est la première partie du continent que le vent, en descendant du pôle nord entre le Danemark et l'Angleterre, rencontre sur son chemin. Une terre plane sillonnée de canaux comme sa voisine la Hollande, mais qui, si on la contemple sur place, semble une unique et immense prairie pointillée de grosses fermes obscures, car les canaux sont des entailles faites sur une surface parfaitement plane...

Un instant ! Je me trompe. Des régions de l'Endzetel j'ai vu aussi une colline, fierté des gens de l'endroit, avec, au sommet, l'église et le petit cimetière. Elle est haute d'environ dix mètres au-dessus du niveau du sol environnant. C'est peu, diras-tu, toi qui es habitué aux Alpes. C'est vrai, mais de « là-haut » on découvre les canaux.

Et alors, tu as presque peur de toute cette eau qui attaque la terre, qui la pénètre, qui la pétrit dans sa profondeur ; on s'aperçoit qu'on vit sur des îles et la sensation de puissance qui nous est donnée par la grande plaine est fêlée par un frisson de précarité.

Mais revenons au vent du pôle...

Il arrive, gelé de toute la glace qu'il a effleurée en roulant vers l'Europe, gonflé de la furie arctique, sur cette terre plate, sans défense, après s'être engouffré en sifflant dans les îles Frisonnes. Il attaque les longs bras fantomatiques des moulins à vent, et ensuite il fonce comme une armée de réacteurs sur la prairie basse ne présentant aucun obstacle à sa course. Il enjambe les canaux sans remuer leur eau paisible et sans agiter les écailles des poissons marins, morts en tentant l'aventure de la terre ferme. Et de là découlent deux choses qui caractérisent la région de laquelle je t'écris.

Premièrement : le temps change avec une rapidité vertigineuse : au printemps (un printemps à la manière de dire des calendriers, si tu le compares au printemps de tes Préalpes), au printemps, te disais-je, en une journée, il peut passer six ou sept fois du plus splendide soleil à la grêle, à la pluie, à la neige. Et cela crée, comme les canaux, un certain sentiment de précarité au fond de notre subconscient.

Deuxièmement : il naît sur la grande plaine un phénomène acoustique très étrange : on peut écouter les conversations que des gens ont à des kilomètres de distance. Je ne dis pas qu'on peut les comprendre, mais seulement qu'on peut entendre qu'à des kilomètres de distance, des hommes sont en train de prononcer des mots. Et ainsi, quand le vent souffle, c'est-à-dire pendant dix-huit heures par jour environ, l'air de l'Ostfriesland est rempli de paroles, de bruits dont la provenance échappe à ta vue. Et on se croirait dans un château hanté.

L'autre soir, à côté du moulin à vent, sur la côte, près de Carolinensiel, je regardais les îles Frisonnes dans le crépuscule. Et j'écoutais...

... cette ronde de paroles, de sons, de gémissements, baignés dans la pesanteur du soir nordique. Et je comprenais Lale Andersen ; cette manière désespérée et nostalgique qu'elle avait de s'accrocher avec la voix à un souvenir de lumière, au souvenir de la lueur du lampion, pour briser le sortilège : puisque ce n'est que dans la lumière, là-haut, qu'est la vérité. Le reste peut être mirage, illusion.

Et les soldats avançant avec les « Panzerdivisionen » par-delà les fleuves, les lignes des fortifications, les crêtes des montagnes, reconnaissaient, dans la voix mélancolique de la cantatrice de ce pays, l'illusion de leur victoire-éclair, fulgurante ; déjà ils pressentaient dans leur cœur l'ouverture des lettres qu'ils allaient recevoir de ceux qui étaient restés à la maison, de leurs femmes et de leurs enfants, sous les bombardements en piqué, ces bombardements qui devaient se ramifier plus tard sur tout le continent. On dit, ici en haut, que, le 5 mai, on comprit en Europe que la paix allait naître, parce que cessa dans le ciel le grand vrombissement lugubre comme un volcan en éruption, et les escadrilles qui venaient de l'Angleterre, ne dessinaient plus dans l'air de l'Ostfriesland, avant de se séparer en piquant sur différents objectifs, à l'est, à l'ouest et au sud, les arabesques de leurs sillages de condensation. Les palettes des moulins à vent (un ordre étant venu de Berlin qu'ils s'arrêtaient dans le cas d'un débarquement allié), d'un coup, s'immobilisèrent dans le ciel du dernier printemps de

la guerre et les gens dirent : « C'est fini. » Et ce fut la paix.

A propos, tu me demandes comment sont les gens ici en haut.

Je t'ai parlé du grand vent qui court dans l'immense plaine.

Il attaque les tours des phares, sur les écueils, d'abord, puis les Frisonnes — Borkum, Juist, Norderney, Baltrum, Langeoog, Spickeroog, Wangerooge —, les moulins, enfin les hommes.

Et les hommes font comme les truites des torrents de montagne : battus par le courant, fouettés, gelés, ils deviennent tout muscles — spirituellement parlant —, secs et durs.

Ceux du sud, en Allemagne, les accusent d'être fermés. Peut-être ont-ils raison. Certainement ils ont raison, s'ils les comparent avec eux-mêmes, avec leur joie de vivre, de rester ensemble, d'être cordial envers son prochain.

Mais ici, en haut, c'est autre chose. Ici, c'est la vie qui impose cette manière d'être. Nous sommes habitués à voir, par exemple, dans le laboureur, le symbole de la force paisible, de la sérénité puissante, sur les champs dont les mottes ouvertes fument doucement dans le soir. Mais amène-le ici, en haut, ce laboureur, dans ces mottes fertiles qui pourtant ont la compacité un peu hostile du sable mouillé dont elles sont nées. Fais-le sortir de bon matin, au soleil, et, avant midi, fais-le surprendre par deux ou trois chutes de grêle successives, mêlées à de la neige même. Puis, dis-moi si la force calme, la sérénité puissante ne sont pas faites pour ce pays. Bref, chez l'homme, elle est ce qui permet la lutte et rien d'autre.

« Et les femmes ? » me demandes-tu dans ta dernière lettre.

Les femmes s'appellent Anna. Quelles femmes s'appellent Anna ? Mais toutes, ou du moins le 90 %. Naturellement c'est Anna Uffers, Anna Janssen, Anna Meppen ou, quand il y en a plusieurs dans la même famille, Annette pour l'une, Anne pour l'autre, Annine pour une troisième. Peut-être que j'exagère un peu, mais, pour moi, il me semble que c'est un peu ainsi. Et toutes se

ressemblent : blondes, grandes, fortes ; elles poussent, sur les champs de leurs parents, des charrettes en fer massif, chargées de fumier, qui pèsent des quintaux. Cependant, au fond de leur âme, elles doivent être comme nos Maries, nos Albertes, nos Jeannes. Quand elles vont en ville, à Wittmund, à Aurich, à Jever, elles se mettent en fourrure, elles rêvent à la Méditerranée, aux chaudes nuits de lune de Naples avec le Vésuve, aux minarets ou au pont du Rialto. Parce qu'elles ne sont pas fortes en géographie.

Hier, une petite bergère (qui, par hasard, s'appelait Anne) m'a demandé si j'avais une photographie des orangeries de Lugano. Je lui ai dit que non. Mais ensuite j'ai vu son visage d'adolescente se faire triste tout à coup (peut-être était-ce l'ombre de la grande aile du moulin à vent au pied duquel elle était en train de rassembler ses blanches brebis connaisseuses des gués secrets dans les canaux). Alors je lui ai promis de la lui envoyer en couleur, chose que, entre nous, j'aurais de la peine à faire en Sicile, et lui ai parlé du quai qui longe le lac au bord du Ceresio, où les gens se promènent dans l'air parfumé des agrumes. Et elle est restée là à rêver d'un Lugano tout ruisselant d'oranges. A tel point qu'elle n'entendit même pas la soudaine rafale du vent polaire, venu pour faire tourner allègrement les pales du moulin.

Porte-toi bien, cher Robert. Et si les formalités de douane ne sont pas trop compliquées, envoie-moi, s'il te plaît, une caissette d'oranges. On s'arrangera au retour. Et qui sait ? Peut-être que l'année prochaine nous irons là-haut en motocyclette pour nous y baigner en été. On dit que les dunes sont une digue de fleurs pour retenir — comme les digues rocheuses de la Hollande voisine —, la mer du Nord qui galope, fouettée par le vent, affamée d'Europe.

Nous en reparlerons.

A bientôt.

ton MARIO

(Trad. : Claude Bayard, Emmanuel Gex-Collet  
et Jean-Yves Zufferey, Grammaire)